

Recensions

Peut-on ne pas croire ?

Sur la vérité, la croyance & la foi

par Jacques Bouveresse, « Banc d'essais », Marseille, Agone, 2007

Jacques Bouveresse est l'un de ces auteurs « non-conformistes » du monde universitaire philosophique français, connu pour son esprit de « résistance » et sa critique des modes et idées « d'époque ». Son parcours est celui d'un « combattant », a-t-on pu écrire. « Le cas Bouveresse : histoire d'une exception » était le titre d'un article de C. Chauviré, dans Critique d'août 1994.

Le présent ouvrage est un triptyque autour des thèmes suivants : (I) « La puissance du faux et la valeur du vrai » ; (II) « Faut-il défendre la religion ? » ; et (III) « Wittgenstein et les chemins de la religion ». Ces textes sont issus, le premier, d'une conférence donnée en 2005, lors d'un colloque de l'université de Genève sous le titre « Robert Musil, la puissance du faux et la valeur du vrai » ; le second, d'une autre conférence donnée l'année d'avant, au colloque de l'Institut catholique de Paris sous le titre « Croyance, foi et langage » ; le troisième, d'un article paru dans la revue Europe en 2003, à l'occasion d'un numéro spécial consacré à « Wittgenstein ». C'est un triptyque asymétrique, un peu à la manière de ces grands retables d'église où le panneau du milieu dévore les deux latéraux. Ainsi, pas moins de 212 pages, sur les 267 du livre, constituent le texte central divisé lui-même en 16 sections. Difficile analyse, dès lors ! Mais l'unité de la pensée de l'auteur, ce qui le relie à ses maîtres, leur usage ou leur synthèse en vue d'une « position », se découvrent au fur et à mesure de la progression de lecture... Cette unité s'observe dès les premiers mots du titre qui porte sur « la croyance », ses modalités, ses enjeux et ses dérivées ou ses dérives..., avec en parallèle le questionnement sur les notions de vérité et de foi.

Le style de Bouveresse dans l'essai est souvent celui d'un « satiriste » à la manière de Musil dans le premier texte – ce même Musil avec lequel Bouveresse a de nombreuses affinités de pensée et sur lequel il a tant écrit. C'est aussi celui d'un « didacticien », voire d'un auteur « scolastique », dans le deuxième long texte, et pour finir, celui du « brillant commentateur » de Wittgenstein. N'est-il pas celui qui a contribué à faire vraiment connaître la pensée de ce dernier en France avec, en particulier, sa grande thèse de 1974, *Le mythe de l'intériorité – expérience, signification et langage chez Wittgenstein*.

Dans l'ensemble, le recueil se présente comme une large réflexion sur les relations entre Science et Religion, avec à la clef la croyance au sens large et en outre, le rôle du Politique en arrière plan.

L'idée de vérité, au sens strict du « concept de vérité », ainsi qu'au sens arbitral du terme, est le vrai sujet de la première partie de l'essai. Prenons au hasard : « [...] le faux supporte le vrai [...] et le vrai engendre (le) faux... », c'est une citation de « Petite lettre sur les mythes » de Valéry que cite Bouveresse, avant de la référer à Musil, une des figures centrales de la première partie, où est aussi présent Nietzsche chez qui la question de la croyance comme adhésion à l'illusion ou au contraire choix délibéré de la volonté est aussi importante. Bouveresse insiste sur la divergence existant entre Musil et Nietzsche, sur l'idée que chacun se fait de « l'intérêt pour la vérité ». Il y a par contre entre les deux une vraie connivence de pensée sur le problème de la croyance et, partant, de l'incroyance, l'individu « incroyant » étant considéré comme plus vaillant et plus libre que son opposé, position partagée par Bouveresse.

Le début de la deuxième partie traite de la réapparition, dans les courants de pensée actuelle et leurs relais dans les médias, de l'ancien « conflit intrinsèque entre raison et foi », né au Moyen Âge et analysé ici finement. Pour mémoire, ce mot d'ordre qu'on trouve chez nombre d'intellectuels, *Fides contra intellectum* (« la foi contre l'intelligence »). Un autre développement, lié au précédent est, vis-à-vis de cet enjeu, le rôle ambigu joué par ces intellectuels, désignés comme postmodernes ou « néo-pragmatistes », de Vattimo à Rorty...

L'autre idée du livre est celle qui porte sur « le pouvoir et l'influence sur les esprits, non pas de la raison et de la science, mais des pseudosciences, des religions et des mythologies ». On pourra retrouver ce thème dans l'interview donnée récemment aux Échos par l'auteur, en novembre 2007, avec pour titre « La science et le retour du religieux ».

La pensée de J. Bouveresse recoupe sur plusieurs points des courants pas toujours suivis en France, le pragmatisme de William James, le rationalisme scientifique et méthodologique, plein de modestie et d'amour de l'humanité de Bertrand Russell, ou celui plus polémique de Noam Chomsky, ce dernier opposé violemment aux néo-pragmatistes. On ne devra pas être découragé dans cette lecture par un excès de subtilité sinon de casuistique philosophique dans l'« exposé ». Au sujet de ce même « pragmatisme », ou encore de la « vraie notion de vérité », on lira plus particulièrement la section XI. « Numquid et tu ? » (p. 164 et 165) et la section XV, « Pragmatisme et Théologie » (p. 211-225). On trouvera dans l'ouvrage des références à des philosophes qui empruntent les directions les plus diverses ou contradictoires, tels Renan considéré ici comme figure importante, Freud, Durkheim, Clifford, Keller, James, Santayana ou Russell, déjà cité, ou encore R. Debray opposé à Rorty ou A. de Libéra..., avec des connivences ici ou là.

Un dernier aspect du livre expose la nécessité d'une « éthique de la croyance » (p. 77 et sq.), motif parallèle à la « déontologie » à laquelle devraient s'obliger, comme Musil, les intellectuels authentiques. Il faudrait qu'existe une « utopie de la politesse », l'expression est de Musil, dont l'auteur parlait en fin de première partie.

Mais l'un des éléments les plus « révélateurs » de la manière de l'auteur se trouve dans la dernière partie sur « Wittgenstein » (p. 251-267). Il faut laisser le lecteur découvrir ici ce joyau du « commentaire » de Bouveresse qui a pour objet la Lettre de Ludwig Wittgenstein à Arvid Sjögre du 9 octobre 1947. Sur le chemin qui mène à la religion, faut-il, pour résumer, prendre celui de la pensée ou celui du cœur ? Ce commentaire, à vrai dire, ne devait pas être si difficile pour Bouveresse, s'agissant d'extraire une « pépite » de la pensée du philosophe qui l'a le plus fasciné !

Claude Berniolles

La Présence et l'Exil

Proses poétiques

**par Claude-Raphaël Samama, Paris, L'Harmattan,
collection « Poètes des cinq continents », 2007**

Dans un numéro de la revue Europe, l'œuvre de Claude-Raphaël Samama a déjà été éclairée puisqu'y était recensé son ouvrage, 105 essais de Miniatures spirituelles (Maisonneuve et Larose). Dans ce livre, l'auteur nous offrait des « tombeaux » saisissants de grands auteurs de la littérature et de la pensée dans un tour d'horizon très

vaste de cultures, d'univers mentaux et d'époques assez différents. Sur la base d'un genre noble de l'écriture française, les « tombeaux » justement, les Miniatures spirituelles témoignaient d'un effort abouti de l'auteur pour produire une forme nouvelle.

On dira la même chose de cet autre ouvrage qui vient de paraître. Il est question ici de « proses poétiques ». Depuis longtemps, la littérature prône des alliages entre vers et prose. Sans remonter à la poésie présocratique, on peut évidemment songer à Francis Ponge ou à Calvino. C'est donc dans un sillon ancien que l'auteur marche à nouveau pour proposer ses recherches autour de la parole. « Inviter la prose au poème » (p. 74), ainsi serait réalisé ce programme théorique et stylistique sur la base d'un questionnement radical sur la poésie. Il explique très bien que la poésie transcende la forme où elle s'incarne au nom de la visée d'une essence, d'une vérité. C'est pourquoi cette visée « introduit aussi la pensée à un état de contentement », qui est, à la fois, le sentiment « où s'atteste un plus haut degré de présence » et le sentiment « d'un exil spirituel ressenti en contrepoint » (p. 93).

Partant, c'est en répondant aux questions sur la poésie posées dans ce recueil que l'on peut en comprendre le titre. L'oxymoron présence-exil renvoie, d'abord, à une situation existentielle. Être là et ailleurs, en même temps, est le propre de l'homme sous l'emprise de l'Amour. L'aimant vit cette condition ambivalente parce qu'il est à la fois plein de lui-même autant qu'il est perdu dans un autre étant. En effet, la souveraine puissance de l'amour est aussi le triomphe d'une image qui se détache de l'objet aimé et vient régner sur l'âme de l'amant pour en capturer l'esprit et l'amener plus loin. C'est la raison pour laquelle l'image de l'envol de l'âme – l'exil – prend une large place dans plusieurs des textes proposés. En d'autres termes, celui qui a trouvé en lui-même la source de la souveraineté, de la plus haute présence, sera également celui qui acceptera le plus facilement d'errer.

Nourri de culture hébraïque, notamment de textes kabbalistes, l'auteur ne limite pas la réflexion sur l'amour à la sphère existentielle. La dixième sefira, Royaume (Malkhout), est le principe féminin, réceptif, qui reçoit l'émanation des sefirot supérieures et la transmet au monde inférieur. Voilà pourquoi l'amour est également une force cosmique. À y regarder de plus près, la présence et l'exil sont également les deux pôles de l'être du monde : ils ne renvoient pas seulement à l'existence de l'homme, mais aussi à l'univers, ils sont l'un et le multiple : « Seul est l'un, l'unique solitaire, proclamé et accompli. Le multiple est un autre qui vaque au contrepoint en tant de gammes qu'une vision pourtant rassemble. » (p. 49)

Cet univers un et multiple est celui décrit par les Kabbalistes. Selon eux, l'En Sof (l'infini) procède vers l'être en déployant dix niveaux d'émanation, les Sefirot. Ces dix degrés constituent la manifestation des attributs hypostasiés de l'essence divine déployée, avec laquelle ils sont indissociablement liés. Mais prenons garde, la verticalité d'une telle poétique n'éloigne pas pour autant du réel. La mystique devient dans ses textes une construction imaginaire, capable d'attribuer des formes symboliques non à des archétypes séparés, mais aux mouvements vicissitudinaux où se déploie la richesse du particulier dans l'unité omniprésente de la forme et de la matière, de la lumière et de l'espace. En effet, Samama peut penser l'unité et la multiplicité, la présence et l'exil, puisqu'il défend une conception du monde fondé sur la métamorphose universelle, la « grande métamorphose », chère à Goethe : « Serait-il d'autres échelles où la matière triomphe en ses métamorphoses et conduit le bal cosmique à jamais ? » (p. 49) L'un s'individualise de sorte qu'il transfère sa puissance en chaque être. C'est grâce aux métamorphoses (« les plis du mouvement et tant de métamorphoses, accueillant la

nature d'un initial plan », p. 70) que la présence est l'exil. Que l'un finit par s'identifier avec ses propres transmutations, devenant le multiple. L'unité, moyennant un certain renouvellement au niveau des parties, devient tout, et successivement une chose, puis une autre – toujours, donc, dans la diversité, l'altération et le mouvement. Cette métamorphose enveloppe l'univers d'un caractère changeant, dynamique. Ainsi la nature n'apparaît jamais égale à elle-même, mais tourne selon le mouvement de la « roue des métamorphoses ». Cette idée d'un cycle infini de la génération naturelle est le véritable « cœur » du livre.

Mais la force de ce dernier ne réside pas uniquement en cette exploration des formes infinies : il n'oublie pas une dimension proprement subjective. Dans sa course-poursuite au sein du monde ou tourné vers les espaces célestes, Samama peut regarder avec un œil tendre telle quotidienneté nouvelle et désenchantée : « [...] Maintenant tu t'imagines la cité, l'usine, le monoprix, ou l'hyper, cette nouvelle fin de mois difficile, le téléphone de rue à carte, les sonneries intermittentes qui n'aboutissent pas, les lettres qu'on n'écrira plus, Jan-Lou maréchal des logis là-bas à la frontière, marié depuis peu à Liliane, leur petit qui va piailler bientôt devant la télé, dans la HLM du quartier nord. » (1683, p. 32) Il n'expulse donc jamais la vie, même ses aspects « minimes », apparemment insignifiants, de son investigation. Dans chaque recoin de l'univers infini, une puissance « interne » agit, l'Un anime non seulement le Tout, les « grandes choses », les systèmes, mais aussi les « petites choses », le cours du monde autant que la « tectonique » de nos états, car les choses les plus grandes et les plus importantes n'ont pas de valeur sans les moindres et les plus communes. C'est alors la dimension proprement lyrique qui prend ici sa place à côté de ses questionnements philosophiques. Autrement dit, c'est le moment où sa prose devient proprement poétique.

Luca Salza

**L'empire au miroir.
Stratégies de puissance aux États-Unis et en Russie
par Didier Chaudet, Florent Parmentier, Benoît Pélopidas,
Genève, Droz, 2007**

Il est rare que les politologues actuels osent recourir à une idée centrale pour analyser les développements historiques de leur époque. En général, ils préfèrent décrire les « faits » politiques ou les commenter selon les préjugés de l'idéologie dominante. C'est pourquoi on ne peut que saluer l'audace de trois jeunes chercheurs en science politique lorsqu'ils utilisent une idée tout à la fois historique et philosophique pour étudier le procès historico-mondial. L'idée d'empire inspire donc leur analyse de la politique américaine actuelle ainsi que celle de la Russie. Leur ouvrage se propose d'exposer comment l'horizon de l'empire motive la dynamique historique que les néoconservateurs veulent imprimer à la politique étrangère des États-Unis et comment la restauration de l'empire anime le groupe des intellectuels et activistes russes qui, se réclamant d'une grande politique « eurasiennne », tente d'influencer les relations internationales du Kremlin avec son « étranger proche ».

Les auteurs se livrent à un travail méticuleux d'analyse des textes, ouvrages et articles, où les néoconservateurs américains expriment leur projet mondial et prétendent l'enraciner dans une figure de la liberté que pourrait apporter l'Amérique aux peuples du monde. Il montre aussi que le discours eurasiste renouvelle une tradition

vieille de plus d'un siècle, la Russie moderne s'étant cherché une identité originale entre une humanité asiatique qui risquait de l'absorber et une civilisation européenne qui menaçait de la vassaliser. Le lecteur voit ainsi l'importance de porter un récit du monde et de l'homme quand il s'agit de faire l'histoire pour les Américains ou de renouer avec une productivité historique pour les Russes. Les auteurs donnent une incontestable épaisseur herméneutique aux entreprises politiques des deux puissances, laquelle structure une compréhension possible de leurs actions extérieures, jusque là uniquement relatées selon des critères journalistiques ou idéologiques.

Mais l'ouvrage ne se contente pas d'étudier les rapports entre des politiques narratives et des actes stratégiques ; il vise à les évaluer dans leur authenticité signifiante et leur efficacité historique. Aussi les auteurs procèdent-ils à une réflexion sur l'idée d'empire, telle qu'elle fut, par exemple, pensée ou œuvrée par Rome et l'horizon que l'Urbs ouvrit. Il est cependant dommage qu'ils passent à côté de la tradition gibeline. Ils distinguent avec raison l'empire qui, tout en commandant, agrège et associe, de l'hégémonie qui asservit unilatéralement. Et ils démontrent aisément que l'empire des néoconservateurs américains ou celui des actuels eurasistes ne possède guère les vertus créatrices de l'imperium antique. Ils n'en ont en effet ni la force morale qui suscite l'admiration ni la générosité d'expansion. À suivre les auteurs, c'est plutôt le ressentiment qui agit les tentatives impériales tant américaines que russes. Les premières relèvent de la hantise de l'altérité et du désir de la supprimer ; les secondes de la soif brutale de revanche, propre à un ethnicisme à peine voilé. N'ont-elles pas en vérité la stérilité poétique et conceptuelle des postmodernes ? Ne fonde pas l'Empire qui veut, et néoconservateurs ou eurasistes sont bien plus déterminés par un slogan médiatique que par une image transfiguratrice du monde.

Ce livre stimule la réflexion sur les enjeux de l'actuelle politique planétaire, pauvre en monde et en histoire. La conclusion reste un peu maigre, car les auteurs auraient pu ouvrir l'idée d'empire sur le thème de l'Europe et voir comment l'impuissance radicale de l'Union européenne tient à sa négation de toute tournure impériale, au profit de la technocratie globalitaire. Au fond, l'Europe ne subit-elle pas toujours la passivité théologico-politique de l'esprit guelfe ? Il revient au lecteur d'enrichir ce livre de science politique, en pénétrant plus profondément qu'il ne le fait les arcanes mythiques de l'appel impérial et en tâchant de réinventer leur possible actualité.

Philippe Forget

Les voies neuves de la philosophie par Jean-Pierre Faye, Paris, Hermann, 2008

Ce livre de J.-P Faye, annoncé comme un volume premier, s'ajoute à une liste déjà longue où les textes de philosophie voisinent avec ceux de littérature, de critique ou d'écritures plurielles que l'on pourrait qualifier de recherches.

C'est dans la ligne des Langages totalitaires que s'inscrit ce dernier et étonnant opus, le nombre de ses pages, 154, ayant peu à voir avec sa densité et l'étendue qu'il voudrait embrasser, soit déjà toute l'histoire de la philosophie autant que l'immensité des espaces infinis qui ne l'effrayent pas, mais sembleraient plutôt lui ouvrir le regard...

On distinguera dans ce livre son projet et sa méthode, puis ses contenus.

L'auteur souhaite d'abord régénérer la philosophie et la sortir de la supposée ornière où l'aurait fait dérapier l'heideggerisme. Il pense pouvoir le faire en la tournant vers ses

origines, ses déploiements historiques et en la confrontant aux impasses où l'aurait conduite une certaine philosophie allemande, en particulier celle où l'on peut repérer des connivences avec le nazisme, la fin de l'humanisme et la recherche des fausses totalités du pouvoir ou de la race, où vient encore la figure d'un Carl Schmidt.

On passera ici sur les détails des renversements, alliances ou inversions des thèses ou positions, en particulier celles de Heidegger sur la Métaphysique, et la fonction conjoncturelle dans son œuvre de celle-ci. On renvoie le lecteur à l'intrigue du passage de *Qu'est ce que la métaphysique ?* de 1929 à la *Lettre sur l'Humanisme* de 1947... Elle est récurrente sinon obsessive. Certes, avec ses enjeux d'une place ou non pour un véritable humanisme et sa potentialité qui aurait été là interrompue ; mais peut-on résumer à ce processus déformant l'ensemble de l'histoire occidentale et... non occidentale ? En vrac, quid de l'impérialisme des puissances et ses guerres, de la rivalité mimétique comme un universel, des différentiels anthropologiques que sont le processuel chez les fils de Han et du sacré dans les Upanishad, des nouveaux intégrismes, du règne sans partage de la techno-science assujettie au Capital par exemple, au-delà de l'événement Shoah (mot il est vrai, jamais utilisé par l'auteur, mais tellement suggéré) ?

La méthode ou son esquisse nous a paru plus originale, en ce qu'elle propose les modalités d'un cheminement critique assimilé à celui du cabotage le long d'un littoral spirituel à cartographier et les marées rencontrées en son cours... L'histoire des concepts philosophiques nécessiterait à chaque fois un tel parcours, une telle traversée de marées et d'étiages. L'histoire bien sûr, mais tout autant l'étymologie et surtout les langues pour tel usage ou nuance – parfois cruciale – seraient au cœur de ce que Faye appelle des « transformats ». Ces derniers indiqueraient la genèse, la vie, le mélange, la déformation et parfois, la dénaturation de telle ou telle notion essentielle, ainsi du terme même de philosophie, des notions de liberté, de conscience, de puissance, de matière, d'État, évidemment de métaphysique, d'être ou d'infini...

Il faut reconnaître ici à l'auteur, outre sa mobilité à l'intérieur des langues européennes, avec un allemand très maîtrisé et jusqu'au Chinois, une agilité conceptuelle assez puissante pour penser entre Deleuze ou Bergson, Kant, Spinoza ou Descartes, Héraclite et Platon, les présocratiques et les philosophes arabes, à moins que Rabelais, Montaigne ou Goethe... Si Heidegger est pour Faye la bête noire, Nietzsche reste par contre un ange blanc. La subtilité et la connaissance détaillée des textes originaux par l'auteur font ici merveille. Ce sont sans doute les auteurs les plus cités. Si le premier est la cause de l'enfermement de la philosophie occidentale dans le rejet de la métaphysique et l'extension du nihilisme, le second serait celui de la libération de l'homme européen, de la transvaluation créative en vue d'un homme neuf et pas forcément celui de la volonté de puissance... Mais tout ici pourrait être commenté ou vu un peu autrement – ce qui est autorisé par l'auteur, dans une théorie intéressante (bergsonnienne ?) du regard comme immobilisation du mouvant à toutes les échelles. Cf. p. 17, 60, 98, 128 et sq.

On profitera de cette latitude pour opposer au contenu répétitif de la critique de Heidegger, qui sans avoir fait long feu, devient cette antienne qui aurait causé tous les malheurs du monde contemporain et sa « déshumanisation », la cohérence d'un discours qui compte aussi Être et Temps, l'angoisse du mortel, la dérélition de l'homme, l'éloge de la langue comme demeure... Si celui-ci garde ses ambi-guïtés quant à ses engagements nationalistes temporaires, la force de sa pensée ne peut y être réduite, en particulier ce qui a été perdu dans le « monde devenu » [...] et suscité dans l'« arraisonement » (concept heideggerien) du monde, non par le regard cette fois, mais

par une technique mondialisée, au-delà des camps de la mort ou du matériel agricole industriel... Et comment aussi, devant tant d'insistance, ne pas penser aux égéries : Lou Salomé, admirée dans sa souveraineté par un Nietzsche qui la manque, et Hanna Arendt prise, éprise, elle, à tous les sens, de l'autre ! Les « transformats » jouent peut-être ici leur rôle, comme opérateurs au ventre des femmes, lieu souvent évoqué par l'auteur comme un autre paradigme.

On ne finirait pas de rebondir sur ce livre très riche, on l'a dit, et très érudit si même parfois foisonnant, sans que cela soit un reproche, mais au contraire un encouragement à philosopher autrement – ce que cette revue défend.

On dira juste encore un mot pour finir, de l'absence de toute évocation de la philosophie analytique anglo saxonne, si même B. Russell ou Wittgenstein sont cités. Cette dernière constitue pourtant l'autre grand volet philosophique, encore plus vaste et prégnant sur le contemporain et ses modes de philosopher ou d'appréhension du monde, dont le concept a pu aussi en être bouleversé. Le pragmatisme, purement utilitariste ou opératoire des champs de vérité, qui en est le proche ou l'allié, n'est pas moins parfois à l'opposé du rêve de l'homme poétique et complet (ou à reconstruire) qu'il l'est des narrations (autre chemin ouvert par le livre) dans lesquelles sont pris ou veulent se raconter le temps philosophique et celui de l'histoire. Il est vrai que l'auteur annonce d'autres volumes. Nous les attendons.

Claude-Raphaël Samama